

JOURNÉE DE PRINTEMPS

Le samedi 15 juin 2002 s'est tenue à la Maison Heinrich Heine, à la Cité universitaire de Paris, la Journée de printemps organisée par ATLAS. Elle était intitulée cette année « Traduire le voyage ». Après l'ouverture de la journée par Monsieur Heinrich Harder, directeur de la Maison Heinrich Heine, et une présentation générale du thème par Marie-Claire Pasquier, présidente d'ATLAS, les participants se sont répartis entre les différents ateliers proposés : anglais avec Marie-Claude Peugeot, espagnol avec André Gabastou, suédois avec Vincent Fournier et thématique avec Jacques Chabert et Marie-Claire Pasquier.

L'après-midi, après une conférence de Laure Troubetzkoy sur les « Enjeux du récit de voyage chez les écrivains russes », le travail en ateliers a repris : allemand avec Hans Hartje, italien avec Françoise Brun et russe avec Hélène Henry. L'atelier d'écriture était animé par Jean Guiloineau. La journée s'est terminée par un verre amical.

André Gabastou

Un voyage contrarié

Même s'il s'agit d'une fiction, *Le voyage vertical* de l'écrivain barcelonais Enrique Vila-Matas¹ est un récit de voyage, mais d'un voyage contrarié. Le héros du roman, Federico Mayol, est un vieux bourgeois nationaliste catalan qui entreprend un voyage par nécessité. Rejeté par sa femme qui ne supporte plus sa domination tyrannique et par ses enfants occupés par autre chose que ses problèmes sentimentaux, il file, à l'orée du grand âge, vers Porto, Lisbonne, puis Madère où il compte vivre des jours meilleurs. En fait, dans ce roman d'apprentissage inversé, il descend surtout dans les profondeurs de sa propre psyché où il recouvrera une sorte d'innocence.

Dans le passage choisi pour l'atelier d'espagnol de cette Journée de printemps organisée par ATLAS, Mayol assiste, à Madère, à un colloque international sur les îles et leur mythologie, digression par rapport au reste de la fiction et mise en abîme de tous les récits de voyage.

Passé maître dans l'usage de la rhétorique, Enrique Vila-Matas torture moins son traducteur par des termes savants ou des formulations retorses, dont il est tout de même friand, que par un art consommé de la citation : implicite, explicite ou carrément fausse à la manière de Borges. Diabolique voyageur de la littérature universelle, il met en place un jeu où il passe son temps à piéger son lecteur et où celui-ci passe le sien à déjouer ses ruses. On doit, par ailleurs, être extrêmement attentif à son goût de la répétition qui n'en est pas vraiment une. En effet, l'auteur introduit, à chaque fois, une très

(1) Enrique Vila-Matas, *Le voyage vertical*, traduit de l'espagnol par André Gabastou, Christian Bourgeois Éditeur, Paris, 2002.

légère variation dont la fonction, d'abord narrative, contribue à faire avancer le récit : elle doit donc être conservée en français, mais surtout pas surtraduite, compte tenu du « génie de notre langue », comme disaient jadis plaisamment les professeurs.

Mayol, qui souffre d'avoir dû interrompre ses études à cause de la guerre civile espagnole, comprend mal ce qu'il entend : « îles perdues », « Moby Dick », « exilés à jamais », « pays ne rime pas avec mon pays », « le soleil des bannis ». Ces bribes de sens, juxtaposées, composent une évocation lyrique du déplacement dont le rythme incantatoire doit être rendu. Les allusions à des îles imaginaires, l'île Sonnante, l'île Clarisse ou l'île de Verano entre autres, imposaient quelques recherches qui ne pouvaient être menées sur place. On ne remerciera jamais assez Alberto Manguel pour son dictionnaire des lieux imaginaires paru, il y a quelques années, chez Actes Sud.

Le texte de Enrique Vila-Matas est si drôle qu'il suscite inmanquablement débats et joyeuses polémiques ; lui-même traduction de traductions, il invite à une pérégrination jubilatoire au sein de la Bibliothèque universelle. Bref, on l'aura compris, l'atelier ne s'est pas déroulé sous le signe de la tristesse.